

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six Mois 2 »
Un An 4 »

Rédaction et Administration: 14, rue Comfort, Lyon

V. FOURNIER, DIRECTEUR

ANNONCES

Annonces . . . la ligne 0.25
Réclames . . . — 0.50

Sommaire

Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Nos théâtres	X...
Les Sapins (poésie)	P. DE BOUCHAUD.
Le Crépuscule des peuples	GEORGES DE MYRTE.
Peine de cœur	TONY D'ULMÉS.
Notre Album: Ressemblance (poésie)	SULLY-PRUD'HOMME.
La Dame aux yeux violets	PAUL MARGUERITT.
Le Cuirassier en bois	JULES MARY.
Bibliographie: Aux Mânes de Sadi-Carnot	X...
Bulletin financier	X...

CAUSERIE

La ville de Lyon a été en fête pendant quelques jours et a perdu ce calme et cette tranquillité que lui reprochent assez volontiers les étrangers.

Que d'animation! que de mouvement! Songez donc qu'il nous est arrivé seize mille musiciens — chiffre officiel — et il nous en est venu de pays assez éloignés, de la Corse, de Tunis, etc., etc.

Seize mille gaillards qui chantent, qui soufflent dans des instruments, jugez du tapage, d'autant plus que ces exécutants, jeunes pour la plupart, étaient exhubérants de gaieté et d'entrain.

C'est Théophile Gautier qui prétendait que la musique était le plus cher des bruits: A coup sûr le spirituel écrivain n'avait jamais assisté, lorsqu'il formula cet aphorisme, à un concours musical. Il aurait changé d'avis, car pour nous, pendant trois jours, la musique a été non seulement gratuite mais encore obligatoire.

Ceux qui l'aiment ont pu, comme le baron de Gondremark, s'en fourrer jusque là et en faire provision pour leurs vieux jours.

Il est de tradition dans les concours musicaux d'avoir une musique dite d'honneur.

C'est la musique de la Garde Républicaine qui, pour remplir ce rôle, a été choisie par la municipalité. On ne pouvait faire un meilleur choix, car nulle musique ne saurait lui être comparée. Elle se compose de quatre-vingts membres, tous musiciens consommés, les solistes, lauréats du conservatoire pour la plupart, sont de véritables virtuoses.

Seulement la musique de la Garde Républicaine est un luxe qu'une grande ville peut seule se donner, car elle ne se déplace pas — comme on dit — pour des prunes.

Elle a été engagée pour cinq jours aux con-

ditions suivantes: dix mille francs, frais de voyage et de séjour payés. Faites l'addition et vous arriverez vite à une jolie somme; car les frais de séjour sont de quinze francs par jour par homme; c'est douze cents francs par jour puisque la musique se compose de quatre-vingts membres.

Il ne faut pas nous plaindre cependant, car la musique de la Garde Républicaine nous a traités en amis, en effet, lorsqu'elle alla à Londres, il y a quelques années, elle demanda vingt-cinq mille francs, frais de voyage et de séjour payés naturellement.

Il est vrai que pour se défrayer en partie de cette dépense, la municipalité a pour elle les bénéfices résultant de certaines auditions de la musique républicaine, comme le concert donné au Grand-Théâtre, lequel avait attiré beaucoup de monde et a dû produire une belle recette.

Depuis une trentaine d'années, les sociétés chorales et instrumentales — il n'y en avait pas moins de quatre cents au concours — se sont multipliées. Il n'y a pas si petit village qui n'ait aujourd'hui la sienne; elle se compose de cultivateurs naturellement qui, au retour des travaux des champs étudient laborieusement l'instrument qu'ils ont choisi. Cela vaut mieux assurément que d'aller au cabaret, c'est préférable pour la santé et pour la bourse.

Pour ces petites musiques, un concours est un grand événement, rompant la monotonie de l'existence villageoise. On fait, en compagnie et toujours joyeusement, un voyage dont les frais sont minimes puisque on ne paie que quart de place, et encore ces frais sont-ils, le plus souvent, couverts par les membres honoraires; et la conclusion en est une rentrée triomphale au village qui dresse des arcs de triomphe, car toutes les sociétés remportent des médailles, le jury — par le procédé des sections divisées à l'infini — s'arrange pour que chacun ait une récompense. Je ne fais pas le reproche au jury de sa prodigalité. Tout effort artistique, si mince qu'il soit, mérite d'être encouragé. Puis, comme le disait une femme légère: « Ça coûte si peu et ça fait tant plaisir. »

En dehors de ces sociétés de petites localités, il en est d'autres, celles des grandes villes qui — comme notre Fanfare Lyonnaise — ont une véritable valeur artistique. Elles se composent en général d'employés de commerce qui, ayant plus de loisirs et plus d'instruction que les campagnards, font des études musicales, et très souvent on rencontre dans ces sociétés des so-

listes d'un véritable talent; ajoutons enfin que dans les grandes villes il y a toujours à la tête d'une fanfare ou d'un orphéon, un chef habile; tandis que dans les campagnes le chef n'en sait d'ordinaire guère plus long que ses musiciens.

Ce sont ces sociétés qui ont répandu en France le goût de la musique qui a fait tant de progrès et va augmentant d'année en année: nous étions bien arriérés mais nous avons fait du chemin pendant le demi-siècle écoulé.

Ces progrès peuvent être constatés à Lyon par un fait dont les hommes de mon âge ont conservé le souvenir. Il y a une trentaine d'années le Grand-Théâtre ne parvenait jamais, malgré le talent d'artistes tels que Renard, Achard et M^{me} Vanden-Heuven, à faire des recettes, et les plus beaux opéras se chantaient parfois devant des banquettes vides, si bien qu'invariablement l'année se soldait par un déficit que comblait, il est vrai, le théâtre des Célestins qui, lui, faisait des affaires d'or.

La proposition aujourd'hui est renversée, c'est le Grand-Théâtre qui fait de belles recettes, car les amateurs de musique se sont multipliés.

Vous m'objecterez peut-être que cependant le Grand-Théâtre ne parvient pas à équilibrer ses dépenses avec ses recettes: mais je vous ferai observer que cela tient uniquement à ce que le prix des artistes a augmenté dans cette période de temps dans des proportions insensées. Un exemple suffira. Le ténor Renard touchait de trois à quatre mille francs par mois et portait à lui seul tout le poids du répertoire; il y avait l'année dernière trois premiers ténors touchant chacun cinq mille francs, ce qui faisait un total de quinze mille francs contre trois ou quatre mille donnés à Renard.

L'objection ne détruit donc en rien mon observation sur l'augmentation considérable des spectateurs au Grand-Théâtre, augmentation due aux sociétés musicales de toutes sortes qui ont répandu dans les masses le goût de la musique.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

Nos artistes:

M. Carvalho vient d'engager M^{me} Verheyden, qui a tenu l'emploi de chanteuse légère, successivement à Liège et à Lyon.

Elle débutera au mois d'octobre dans *Lakmé*,

Notre compatriote, M. Beyle, ancien élève

du Conservatoire de Lyon, qui tint l'emploi de baryton avec succès au Grand-Théâtre de Lyon et à l'Opéra de Paris, vient de signer un engagement pour la saison prochaine au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

M^{lle} Renée Vidal — qui a tenu sur notre première scène l'emploi de contralto — est engagée... à la Scala, de Paris!

* *

Une nouvelle qui intéresse tout spécialement messieurs les musiciens.

En vertu du « Copyright act » de 1891 (relatif au droit de reproduction des œuvres étrangères), il avait été établi que les auteurs ne pourraient revendiquer leurs droits qu'autant que leurs livres eussent été imprimés aux États-Unis.

La question se présentait de savoir si les partitions de musique étaient soumises à cette disposition et devaient être assimilées aux livres. La négative a été décidée dans un procès important qui vient d'être jugé.

Les musiciens de l'Europe, dont un si grand nombre d'œuvres sont exécutées aux États-Unis, ne se verront pas opposer comme un vice rédhibitoire, le fait de n'avoir pas fait graver ces œuvres sur le territoire de l'Union.

* *

La Monnaie rouvre ses portes le 1^{er} septembre.

Les artistes qui continuent à en faire partie sont : MM. Cossira, Isouard, Séguin, Ghasne, Dinard, Gilibert, M^{mes} Tanésy, Armand et Lejenne.

MM. Leprestre, Massart, Rey, Lequien; M^{mes} de Nuovina, de Nocé, Wolf et Paulin n'ont pas été réengagés. Deux nouveaux ténors feront leur début cet hiver : M. Bonnard, d'Anvers, et M. Casset, de Gand.

En outre, la direction a engagé M^{mes} Simonnet, Cossira et M^{lle} Betsy Bolle.

* *

MM. Stoumon et Calabresi monteront, la saison prochaine, au théâtre royal de la Monnaie, *Hulda*, de César Franck, et *Pailleasse*, de Leoncavallo.

* *

Le record du piano :

Il maestro Gravagni, pianiste milanais, agagné récemment une gageure extraordinaire : il a touché du piano pendant *vingt-cinq* heures consécutives, sans profiter même de la demi-heure de repos qu'il avait stipulée.

Il s'est assis devant son instrument à onze heures du soir et a plaqué son dernier accord le lendemain à minuit. Des œuvres comiques, un ballet, des opéras, dont deux œuvres de Wagner, y ont passé, pendant que les amis de l'héroïque pianiste lui ingurgitaient du café, du thé, du vin de Marsala et des jaunes d'œufs.

Gravagni, à la fin de l'épreuve, était si peu fatigué qu'il se déclarait disposé à continuer pendant six heures, moyennant un cachet de 1.000 fr.

Cette scène de torture musicale s'est passée devant un jury de huit musiciens, dont ne faisait pas partie, est-il besoin de le dire, l'illustre pianophobe Reyner.

* *

Le rédacteur théâtral du *Figaro* a reçu la lettre suivante en réponse à l'article auquel il avait donné place sur *l'Invisibilité de l'orchestre*, article que nous avons reproduit dans un de nos derniers numéros :

MON CHER MONSIEUR,

Dans le *Figaro* de ce matin vous vous élevez contre le projet de rendre invisible au public l'orchestre du nouvel Opéra-Comique.

Votre objection est que les œuvres anciennes s'en accommoderaient assez mal.

Vous voulez-vous me permettre de répondre le plus brièvement possible à cette affirmation dont je reconnais toute la valeur ?

Et d'abord, croyez-vous que le nouvel Opéra-

Comique soit bâti pour servir de musée aux vieilles partitions de l'école française, non, n'est-ce pas, et si vous reconnaissiez l'impossibilité de faire vivre côte à côte les vieilles et les jeunes productions de notre école nationale, vous seriez le premier à souhaiter que le temple de M. Carvalho garde seul l'honneur de servir à nos fils les œuvres chères à nos grands-pères.

Alors, pourquoi voulez-vous que le monument que l'on va construire soit établi d'après les besoins des anciens ouvrages ? Pourquoi ne profiterait-il pas des progrès qu'ont réalisés l'esthétique et le décor des drames lyriques ? Pourquoi n'offrirait-il pas à ceux-ci les moyens de réalisation que leurs auteurs réclament, c'est-à-dire : une scène où des prodiges de machination seraient possibles, une salle dont chaque place serait bonne ! et enfin, un orchestre placé, moitié sous la scène, moitié dans la salle, dérobé au public par une corniche que l'on pourrait rendre mobile et qu'on supprimerait aux exécutions d'œuvres anciennes ?

Vous savez aussi bien que nous :

1^o Que la vue de l'orchestre intercepte toute émotion ;

2^o Qu'il est impossible, à moins d'être sourd, d'entendre une œuvre lyrique si l'on est placé aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre ;

3^o Que l'éclairage si défectueux des pupitres en s'améliorant procurerait de bonnes exécutions ;

4^o Que le chef d'orchestre, au besoin en manches de chemise, bien à l'aise, pourrait enflammer ses musiciens d'une ardeur que sa situation actuelle lui interdit d'exprimer.

A une nouvelle formule d'Art, il faut des facteurs nouveaux, voyez-vous les compositeurs de musique s'en aperçoivent bien, eux, lorsqu'ils cuisinent leur orchestration et qu'ils se débattent dans ce terrible dilemme : ou mettre à l'orchestre la force d'expression et sacrifier le chanteur, ou laisser le chant à découvert et supprimer l'orchestre.

Nous en sommes tous là, avec l'architecture de nos théâtres lyriques, conservateurs d'un Art qui n'est plus le nôtre ; et on aura beau descendre l'orchestre de quelques pouces, tant que l'orchestre sera dans la salle, les chanteurs ou l'orchestre seront toujours, inévitablement, l'un à l'autre sacrifiés.

Voilà ce que j'avais à dire, mon cher monsieur Boyer ; à vous de tirer une conclusion en toute justice !

Mais que la pensée du *Portrait de Manon*, votre délicieux chef-d'œuvre, ne fasse pas trop pencher la balance, car votre collaborateur, qui est mon maître, a bien souvent exposé à sa classe, et beaucoup mieux que j'ai pu le faire, les inconvénients d'une situation qu'il serait temps d'améliorer.

Gustave CHARPENTIER.

* *

La Société des auteurs dramatiques a composé ainsi sa Commission pour l'exercice 1894-95. MM. Armand Dartois, Jules Barbier, Henri Boccage, Henri de Bornier, François Coppée, Alexandre Dumas, Paul Perrier, Philippe Gille, Ludovic Halévy, Victorien Joncières, Henri Lavedan, Jules Massenet, Henri Meilhac, Georges de Porto-Riche et Louis Varney.

* *

L'Europe artiste annonce que M. Simon, prix de chant du Conservatoire national de musique est engagé au Grand-Théâtre de Lyon pour deux ans.

P. B.

NOS THÉÂTRES

Nos pauvres théâtres qui restent impitoyablement fermés, vont se rouvrir enfin dans les premiers jours du mois de septembre : quand je dis nos théâtres, j'exagère, car il ne s'agit que du Grand-Théâtre ; mais du Grand-Théâtre sans la troupe d'opéra qui, suivant l'habitude, ne fera ses débuts qu'au mois d'octobre.

Quelle est la pièce choisie par M. Campocasso pour cette ouverture ? Si on l'interroge, il se tient sur la plus grande réserve. Il veut, sans doute, nous faire une surprise. Il en est bien capable.

Quoiqu'il en soit, il manque un théâtre à

Lyon, à cette époque de l'Exposition qui attire tant d'étrangers, lesquels, le soir, ne savent comment employer leur temps.

Il est certain que si M. Campocasso était entré plus tôt en possession des théâtres il n'aurait pas laissé le théâtre fermé : il y avait évidemment de belles recettes à faire avec l'affluence considérable d'étrangers.

Mais à ces étrangers qui se composent, pour le plus grand nombre, d'habitants de petites villes, il importe de donner un spectacle qu'ils ne puissent pas voir chez eux ; ce n'est ni par des vaudevilles ni par de vieux drames qu'on les attirera.

M. Campocasso me disait que s'il avait été à la tête de nos théâtres, l'année dernière, il aurait continué cet été les représentations d'opéra.

L'idée était bonne à coup sûr, mais on ne peut plus la mettre en pratique, il faut donc chercher autre chose, et cette autre chose, soyez convaincu que M. Campocasso la trouvera, il l'a même trouvée déjà. Pourquoi donc en faire un mystère ?

Nous avons eu cependant la bonne fortune d'assister cette semaine à deux représentations sensationnelles.

La troupe de la Comédie-Française — retour d'Orange — a donné vendredi soir *Ruy-Blas* au Grand-Théâtre, avec Mounet-Sully et Jane Hading.

MM. Paul Mounet, Baillet, Boucher, Laugier et M^{mes} Bertiny et Lerou, étaient également au programme de cette excellente représentation.

Ruy-Blas et *Œdipe-roi* — qui a été joué hier soir — ont déjà été interprétés à Lyon par Mounet-Sully ; l'intérêt de la soirée de vendredi était donc en grande partie concentré sur M^{me} Jane Hading que le public lyonnais revoyait pour la première fois depuis qu'elle est entrée dans la maison de Molière.

Disons de suite qu'elle a partagé avec son vaillant partenaire, les rappels et les bravos enthousiastes de la salle.

X.

LES SAPINS

Majestueux sapins qui couvrez la montagne
D'un manteau verdoyant aux baisers des clartés,
Vous répandez sur les humains la paix qui gagne
Leurs cœurs que l'existence a souvent maltraités.

Vos chefs, géants altiers où se posent les aigles,
Ont souvent aperçu les midis étouffants
Sous leurs flots enflammés courber au loin les seigles
Et brûler l'infini des zéniths triomphants.

Ils ont vu du printemps naître la grâce émue,
Reverdir à leurs pieds l'herbe aux fleurettes d'or,
Le ciel joyeux sourire à la terre qui mue
Quand l'hiver disparaît et que le froid s'endort.

Le gel comme un tapis brodé de perles blanches
A durci l'humus roux alentour, leurs rameaux
Ont ployé sous les chocs fougueux des avalanches,
La neige sur leur tige a mis de frais émaux.

Parfois, quand vient le temps discret et monotone
De l'arrière-saison, ils ont senti pleurer
Sur leurs fronts inclinés la pluie aux jours d'automne
Où l'air mélancolique est doux à respirer.

Ou bien, — tel un linceul plus délicat qu'un voile —
Des nuages épais ont étendu sur eux
Les mille plis légers d'une impalpable toile —
Qui les dissimulaient brusquement à nos yeux.

Ah ! loués soyez-vous, chers arbres impassibles,
Vous avez sans faiblir regardé fuir les jours ;
Vos troncs rugueux et forts sont restés insensibles
Aux injures du sort qui s'acharne toujours.

Malgré les durs moments, la grêle et les orages
Dont la fureur cinglait vos fiers branchages noirs,
Vous avez su garder de sublimes courages
Dans la succession des matins et des soirs.

Et c'est pourquoi sapins très nobles, je vous aime,
Je repose mon âme au fond de vos grands bois,
Et près de vous je pense à ce néant suprême
De la mort attirante et terrible à la fois.

Car vous nous enseignez, à nous les pauvres hommes
Un précepte sacré : la domination,
Le dédain et l'oubli de ce monde où nous sommes
Les jouets du hasard ou de la passion.

Et je voudrais un jour, dans la paix de votre ombre,
Dormir, loin des vivants, le sommeil éternel,
Que — tel un vent très doux —, votre feuillage sombre
Bercerait aux accents d'un rythme solennel.

PIERRE DE BOUCHAUD.

Chézères (Suisse).

LE CRÉPUSCULE DES PEUPLES

Dans le récent discours qu'il a prononcé dernièrement à l'occasion de la distribution des prix du Concours Général, M. Georges Leygues ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a eu une expression vraiment heureuse : ayant à mettre en garde les jeunes hommes qui l'écoutaient contre le scepticisme malsain et l'indifférence déprimante, il a défini cet état d'âme affligeant, ces dispositions malades, par une phrase vraiment bien en situation, il a appelé cet ensemble de doctrines stérilisantes « le crépuscule des peuples. »

M. le ministre de l'instruction publique a eu grandement raison de tenir ce courageux langage. Quelle époque, plus que la nôtre, compta davantage de désœuvrés, d'égoïstes, d'indifférents ? Il semble parfois qu'un vent de lassitude souffle sur une certaine partie de la jeunesse contemporaine. Les grandes discussions paraissent mortes de nos jours et c'est rarement que l'on s'enthousiasme pour les idées. Cet état d'esprit est grave ; il doit éveiller l'attention des penseurs et des philosophes. On est las avant d'avoir lutté ; on est sceptique avant d'avoir suffisamment étudié les problèmes profonds dont on se moque ; on est indifférent avant d'avoir connu la vie, avant de s'être suffisamment pénétré de la responsabilité morale qui incombe à chacun, des devoirs rigoureux qui lui sont dévolus. En un mot, c'est, selon l'expression concise de M. Léo Rouanet, un brillant écrivain malheureusement trop peu connu, « le dégoût de l'action avant l'action. »

M. Georges Leygues a pu s'écrier dans un mouvement magnifique : « Prenez garde ; la montagne Sainte-Geneviève devient triste. Quels souvenirs de jeunesse aurez-vous à raconter si vous n'êtes pas jeunes à vingt ans ? » J'espère que venant de si haut, la leçon sera cette fois comprise. Ceux qui ont traité parfois les encouragements élevés de grands penseurs d'utopies généreuses, de chimères décevantes et qui se sont figuré parfois faire des âmes viriles à l'aide de doctrines purement rationnelles, ces hommes, qui étaient peut-être sincères mais qui se sont trompés, devront avouer leur erreur après cet appel à l'énergie morale fait par le Grand Maître de l'Université. En effet, celui-ci

en terminant son discours, n'a-t-il pas convié son auditoire à marcher vers un idéal plus haut de justice, de fraternité et de liberté.

M. le ministre a parlé de la montagne Sainte-Geneviève ; la montagne Sainte-Geneviève de l'art devient triste aussi ; bien des artistes se laissent diriger par la foule au lieu de la diriger eux-mêmes. La marche du Beau subit quelquefois un arrêt ; ce n'est point la première fois que nous voyons des doctrines funestes arrêter l'évolution de la pensée

et entraver la perfection qu'elle se propose. Tous les peuples ont connu ces heures sombres tous ont vu, dans des périodes tourmentées, ce crépuscule dont parle M. Georges Leygues, s'appesantir sur eux ; mais rarement la nuit est venue complète : pour la retarder il suffit toujours de quelques esprits puissants et de quelques consciences droites.

Mais nul ne doit rester immobile et compter sur autrui pour la rénovation rédemptrice ; tout le monde a des bras pour travailler à l'œuvre commune et tout le monde a une âme qui doit employer ses facultés au triomphe des idées saines.

Notre temps est, vous le savez, celui des témérités et des audaces ; ce sont là de précieuses qualités, certes, mais qu'il ne faut employer qu'à des desseins généreux, qu'à de nobles initiatives. C'est à nous tous, penseurs, écrivains ou journalistes qui avons l'honneur de tenir une plume, qu'il appartient de diriger avec sagesse ces témérités, de tempérer avec soin ces audaces. Nous ne devons y applaudir qu'à bon escient et ne les encourager qu'avec prudence. Peut-être alors parviendrons-nous à retarder ce menaçant crépuscule des peuples qui nous inquiète et dont s'effrayent à juste titre les intelligences libres.

Georges DE MYRTE.

PEINE DE CŒUR

Oyez l'histoire de Vivette Castellane, la fille du baron Castellane de Montchenu, baron pour le distinguer du commun, de Montchenu pour le distinguer des autres Castellane ; Castellane de Vié, Castellane de Lambesquère, Castellane de Castevede et tant et tant de Castellane que c'était à croire qu'il n'y avait que des Castellane sous le soleil d'Arles ! Toute jeune et jolie, bon diou ! à faire grimacer de jalousie la vénéus en bronze qui se pavait au milieu de la place ; grande et droite comme un cep des nouvelles replantes, une peau veloutée et dorée comme un muscat — des plus savoureux, de ceux qu'on ne mange qu'en Arles — des yeux qui s'ouvraient entre des cils si longs et si soyeux qu'ils auraient joliment frangé un châle et des cheveux bruns à reflets de soleil, ondes, souples, plus beaux à voir qu'un manteau de cour sur les épaules d'une reine. Avec cela aussi bien partagée au moral qu'au physique Le bon Dieu là-haut s'était dit en la créant : « Té, tu ne voudrais pas mettre une vilaine âme dans ce beau corps, boudiou ! se serait dommage ! » et il avait appareillé l'âme au corps.

Vivette avait tout pour être heureuse, mais voilà, quand les jeunes filles se prennent à rêver, à soupirer, à lire des vers, à regarder la lune, à souhaiter ceci, à vouloir cela et patati et patata, il n'arrive rien de bon.

Or un dimanche qu'elle faisait un tour de promenade, elle rencontra le fils Gineston de Mortelède — de Mortelède pour le distinguer des autres Gineston — un joli garçon, ma foi, habillé selon les dernières modes de Paris. En

passant, il lui jeta un coup d'œil derrière son monocle, et un coup d'œil admiratif, au moins ! Le fils Gineston de Mortelède, songez donc, le plus beau cavalier d'Arles ! Cela lui fit l'effet d'un verre de vin d'Arlette, vous savez bien, ce vin que l'on récolte sur le coteau, là-bas et qui vous chauffe le cœur comme un feu de sarments..... elle se sentit toute chancelante « Quesaco ? » se demanda-t-elle et au-dessus une petite voix répondit : « c'est l'amour. »

Hé oui, que c'était l'amour et elle le comprit bien, la pauvre, quand elle apprit que le fils Gineston allait se marier avec une jeune fille de Béziers, riche à millions qu'il épousait pour sa dot.

Elle pleura, elle pleura tout le jour et toute la nuit, sans s'arrêter le temps de respirer et s'il avait pu la voir, le mauvais, il aurait bien sûr pris la perle d'Arles et laissé cette fille de Béziers, malgré ses millions.

La maman qui jusque-là ne s'était douté de rien — quand on est jeune, on fait volontiers des petites cachotteries — en fut toute retournée. Elle criait : « Mon enfant, il l'a tuée ! elle va mourir ! » Les mères sont portées à exagérer.

Le lendemain, Vivette était alerte et gaie comme à son habitude. Après le premier saisissement, boudiou ! pourquoi y songer davantage ? On ne peut pas toujours pleurer ; on s'userait les yeux et quand on les a beaux, il faut les conserver. Mais la maman n'était pas sortie de son idée ; — si chez les jeunes tout passe vite, chez celles qui ont vécu davantage, les impressions creusent — et quand Vivette parut à déjeuner, elle fit cesser d'un geste les rires et les jeux des petits frères : « Taisez-vous ! les petitous, elle a du chagrin, la pòvre ! »

Et le soir quand arrivèrent des amies qu'elle avait conviées à goûter l'eau de son puits, elle les accueillit d'une mine grave « Vivette a bien du chagrin. » — « Té, pourquoi donc ? » Alors la mère appuyant d'un geste expressif la main sur sa large poitrine : « Elle a une peine de cœur, la pòvre ! » Et les amis répétèrent avec une chaleureuse sympathie : « Ah ! la pòvre, la pòvre ! »

A force de se l'entendre dire, que voulez-vous, Vivette finit par le croire. Hé, les peines de cœur dont on fait tant d'histoires, ce n'est pas autre chose. On aime un beau cavalier, il se marie et zou, il ne reste rien de vos rêves, une olive emportée par un coup de mistral !

A force de penser à sa peine de cœur, elle se languissait, elle devenait pâle comme une orange mûrie à l'ombre. C'était pitié de voir une belle jeunesse se flétrir ainsi. Il fallait trouver un remède. « L'amour ne se guérit que par l'amour », disait M^{me} Caurescade — et elle en savait quelque chose, ajoutaient les mauvaises langues. On songea au fils Loustalou-Cassède, un beau brin de garçon et gai et gai ! Tous ces gens du Nord que l'on voit si sombres et si tristes n'auraient eu qu'à causer un quart d'heure avec Marius Loustalou-Cassède, et le diable m'enlève s'ils ne se seraient pas tenu les côtes de rire.

Donc, M^{me} Castellane donna un bal auquel elle convia tout ce qu'il y a de mieux en Arles, sans oublier Marius. L'occasion était bonne pour le jeune homme. Riche, jolie, Vivette lui plaisait fort, un peu pâlotte, peut-être, mais il se disait : « Té, tu vas la faire danser et tu verras si elle ne devient pas fraîche comme une grenade et gaie comme une fille d'Arles. »

Il la fit danser et la voilà qui rosit, rosit, dans l'animation des valses et des quadrilles — des quadrilles américains, comme à Paris. — Il lui parla et la voilà qui montra toutes ses dents, ses dents si petites et si blanches, dans le plus joli rire et le plus gai, ma foi, qu'entendit jamais un joyeux garçon. Il lui glissa quelques phrases tendres, et voilà ses yeux qui brillèrent, brillèrent de la flamme la plus douce que vit jamais un garçon amoureux.

Si bien que le soir même, avant de prendre congé de M^{me} Castellane, Marius lui demanda tout uniment la main de Vivette.

« S'il ne s'agissait que de moi, répondit la dame, se serait chose faite, mais Vivette... vous savez... vous avez entendu... elle a une peine de cœur, la pòvre! »

Vivette qui était là sursauta, toute rouge et tout effarée : « Té, ma peine de cœur... je l'avais oubliée, péchère! »

Quand on oublie les choses — et surtout ces choses-là — c'est comme si elles n'existaient pas et Vivette épousa Marius par un clair jour d'été ou, pour flambeau d'hyménée, ils eurent un soleil qui luisait, luisait comme s'il y en avait eu deux.

Quand on lui demande des nouvelles de sa fille, M^{me} Castellane, entêtée dans son idée, répond : « Elle est bien heureuse, bien heureuse... mais elle a eu ses peines, la pòvre! »

TONY D'ULMÈS.

NOTRE ALBUM

RESSEMBLANCE

Vous désirez savoir de moi
D'où me vient pour vous ma tendresse;
Je vous aime, voici pourquoi :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Vos yeux noirs sont mouillés souvent
Par l'espérance et la tristesse,
Et vous allez toujours rêvant :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Votre tête est de marbre pur,
Faite pour le ciel de la Grèce
Où la blancheur luit dans l'azur :
Vous ressemblez à ma jeunesse.

Je vous tends chaque jour la main,
Vous offrant l'amour qui m'opprime;
Mais vous passez votre chemin...
Vous ressemblez à ma jeunesse.

SULLY-PRUDHOMME.

LA DAME AUX YEUX VIOLETS

M. de Cennes se mariait le lendemain.

A quarante ans, célibataire sceptique et blasé, l'amour l'avait touché de sa grâce. Il épousait mademoiselle d'Alduze, une grande et blanche jeune fille, aux yeux couleur de mer et aux cheveux de soleil. Toute sa personne exhalait un charme rare; elle avait l'éclat d'une fée du Nord, étant Norvégienne par sa mère.

M. de Cennes raffolait d'elle, depuis qu'ils s'étaient rencontrés, aux grandes chasses d'automne, chez la marquise de Sincever, et, malgré sa terrible réputation de viveur, trop aimé des femmes, les Alduze avaient consenti à un mariage que désirait passionnément leur fille unique, Edwige.

M. de Cennes, prêt à se rendre à l'hôtel de la rue Saint-Dominique, où il entrerait pour la dernière fois en fiancé, souleva le rideau de la fenêtre sur la nuit, et aperçut devant la marquise les lanternes de son coupé, attendant.

Jetant alors un coup d'œil dans une glace, il se contempla, grand et mince, très correct en habit, le visage pâle, éclairé d'émotion souriante.

Il étendait déjà la main vers son pardessus de fourrures, quand la tenture se souleva, devant le valet de chambre qui, sur un plateau d'argent, présentait le courrier de neuf heures.

Le comte, machinalement, lut un télégramme, des lettres de félicitations. Restait un faire-part encadré de noir qu'il n'ouvrit pas tout de suite, par égoïsme un peu superstitieux, la nouvelle d'une mort, fût-ce celle d'un indifférent, risquant de diminuer son bonheur, si complet. Il déplia pourtant le papier; et ses yeux, subitement penchés sur le nom mor-

tuaire, s'agrandirent entre ses paupières, tandis qu'une expression douloureuse tirait les coins de sa bouche :

— Oh ! pauvre Antonie !

Il regarda de plus près, vérifia le nom, l'âge, le lieu, la date; puis ses bras retombèrent et, tout debout, gauche et navré, en mondain heureux que désarçonne l'imprévu, il répéta :

— Pauvre, pauvre ?...

Si intense fut l'évocation qu'il en oublia tout, son mariage, l'heure et sa fiancée qui l'attendait.

Celle qu'il appelait Antonie, d'un petit nom demeuré cher à ses lèvres, M^{me} de Jade pour le monde, ressuscita des limbes du passé, sous le voile de poussière fine qui cendrait les traits des disparues.

Il revit, en sa pâleur étrange, sous ses bandeaux frêles, glissant sans bruit, presque immatérielle, la voix et le geste vagues, l'amie qu'en des jours heureux il avait, pour le mystère de son être et la grâce indécise de ses yeux, surnommée : « La Dame aux yeux violets ! »

Bizarre comme elle, ce nom ! et suggérant bien le charme fuyant de son visage, de son regard surtout, distant et triste, où l'iris bleu-pensée de l'œil se teintait d'une fumée, comme des lointains lilas à l'aube !

La dame aux yeux violets ! Madame de Jade ! Une des grandes passions oubliées, hélas ! de sa vie. Et le comte, très ému, revêcut l'autrefois de cette tendresse, l'énigme de cette femme sombrée depuis longtemps dans la folie, et depuis hier, dans la mort.

Il voyait se dresser, dans une clarté de bal, au milieu des lustres et des fleurs hivernales, sa première rencontre avec M^{me} de Jade, dix ans auparavant.

Revenant d'un voyage en Orient, ébloui de soleil, charmé par la langueur exotique de femmes ambrées, il restait frappé d'admiration devant la fragile blancheur, la beauté de rêve et de silence de la singulière créature.

Il se faisait présenter à elle et à son mari, haute et sombre figure de procureur général, homme à voix coupante, aux gestes durs, annonçant le despotisme absolu et l'intraitable orgueil.

Alors déjà, la désagréable poignée de main qu'il échangeait avec le magistrat aurait dû l'avertir d'une méfiance. Mais une force irrésistible l'entraînait vers la jeune femme aux regards fluides. Avait-elle, de son côté, subi le coup de foudre qui terrasse les cœurs ? En quittant l'ambassade d'Angleterre, où se donnait le bal, tous deux sentaient s'engager leur vie.

Leur flirt s'engagea intense, sous un masque de correction. Ce fut, pour lui, le jeu discret et profond qu'un respect dissimule. Pour elle, l'aveu tacite et reconnaissant qui palpite en frôlements d'éventail, se plie en taille souple et ferme, aux bras du cavalier qui valse. Puis les demi-mots, les roses de corsage qui parlent, les regards qui se taisent et n'en sont que plus éloquents; un jour, enfin, les lettres : tout ce qui s'écrit et n'ose se dire, les supplications et les refus, l'incertain de deux cœurs aspirant au bonheur et voulant, sans l'oser, s'unir, malgré les périls, le monde, la loi !

Le Grand Prix, dispersant les salons, interrompait l'idylle mondaine. M^{me} de Jade, heureusement, allait dans ses terres de Bretagne, où son château confinait presque à celui d'une tante de M. de Cennes.

Là, grâce aux réceptions d'été, à travers les parties de lawn-tennis, les promenades en mail-coach, les heures de barque sur un étang fleuri, l'amour s'épanouissait en eux plus ardent, plus vivace, retrempé dans l'air pur des bois, fouetté au vent des galopades botte à botte, sur les chemins verts.

Malgré la violence de leurs sentiments, une fierté les gardait de mal faire; peut-être aussi la présence de M. de Jade, qui les surveillait, glacial et muet. Mais le procureur général dut s'absenter. L'automne déjà rouillait, par places,

les arbres, infiltrait partout sa langueur perfide. Avec le parfum amer des roses défaillantes, un levain d'ivresse s'exhalait mortellement des cœurs. M^{me} de Jade revêtit à ce moment un caractère de beauté plus mystérieuse encore, en harmonie subtile avec les choses.

Comme l'oiseau couleur du temps, elle refléta la mélancolie d'octobre. Elle apparut troublée comme cette saison de fièvre. Ses yeux violets se brouillèrent d'un songe; elle pâlit ainsi que les fleurs fanées : sa robe, dans le parc, bruissait à la façon des feuilles mortes.

Tant d'étrangeté indéfinissable émanait vraiment de son maintien, de son dire et de ses silences même, sans qu'on sût s'expliquer en quoi, que, moins épris, ou de nerfs plus inquiets, M. de Cennes n'eût pu se défendre de doute et de malaise, à la voir si ressemblante et, pourtant, si contraire aux autres, donnant la sensation qu'elle était au delà ou à côté de la vie, inspirant on ne sait quels pressentiments tristes et vagues, comme ces femmes en qui, sous un air de santé, on redoute une hérédité morbide.

Mais, fût-ce pour ce charme pénétrant — ou malgré ? — il n'en pressa que plus éperdument sa conquête; et, à la veille de leur rentrée à Paris, M^{me} de Jade et M. de Cennes devinrent amants.

Huit jours plus tard, le comte apprenait que son amie venait d'être internée comme folle dans une maison de santé.

Bouleversé, se refusant à croire à une catastrophe que leur dernière entrevue, l'avant-veille, ne laissait en rien pressentir, il courut chez M. de Jade.

Là, à force d'argent, il fit parler les domestiques, n'en tira rien, sinon que des scènes violentes s'étaient élevées entre le procureur général et sa femme, à la suite desquelles M^{me} de Jade, dans un état de surexcitation extrême, avait, sur le rapport des médecins et le visa du préfet de police, été dirigée sur la maison du célèbre aliéniste, le docteur R...

Il fallait à M. de Cennes une explication : il l'eut, M. de Jade, qui descendait précisément de voiture, le salua avec gravité en disant :

— Je venais de chez vous, Monsieur !

Et il l'invita à remonter dans le grand cabinet de travail aux cloisons de chêne assombries, dans lequel il avait coutume de donner ses audiences. Là, très pâle, le magistrat, d'une voix froide comme un arrêt de mort, déclara :

— Monsieur, vous êtes l'amant de ma femme. Je pourrais vous tuer, je pourrais vous trainer en prison avec les voleurs. Je préfère vous livrer à vos remords et à votre propre mépris. Vous avez abusé d'une malade, d'une inconsciente, d'une folle. M^{me} de Jade était, hélas ! irresponsable !

Le tonnerre tombant sur la tête du comte ne l'eût pas étourdi autant. Lui, si brave devant une épée, bégaya comme un enfant.

— Vous êtes libre de vous retirer, Monsieur ! ajouta le procureur général; je juge même superflu de vous réclamer les lettres que vous avez pu recevoir : elles sont pour moi non avenues; c'est l'œuvre d'une aliénée.

Et il souligna ces mots d'un rire sarcastique et forcé, si insultant, que M. de Cennes, révolté, comprit tout à coup. Ah ! l'atroce, l'exquise, la géniale vengeance ! Il savait bien, ce mari outragé, que sa femme n'était pas folle, ne pouvait l'être devenue si subitement. Mais, sitôt qu'il avait surpris l'adultère, en tyran orgueilleux et sauvage, en tortureur savant, la sachant d'âme débile, la raison frêle, après l'avoir affolée par les reproches et les menaces, la peur du scandale, l'effroi de mourir, il l'avait livrée à des médecins trop prompts à juger les apparences; et maintenant, enfermée avec les folles, elle risquait — peut-être l'espérait-il — de devenir très réellement folle !

M. de Cennes entrevit la profondeur d'un châtement aussi raffiné. En son indignation, l'idée d'un duel, d'un meurtre, traversa son cerveau. Mais M. de Jade vit l'éclair rouge qui

passait dans ses yeux et, frappant sur un timbre, il dit au valet accouru :
— Reconduisez monsieur !

* *

Démarches, influence, prières, provocations du comte, se brisèrent contre un mur : M^{me} de Jade était bien folle.

L'était-elle déjà ? Le devint-elle, comme il le crut toujours ? Elle resta folle depuis. Il put même s'en convaincre. Admis à visiter le pavillon où on la gardait, il la vit, Ophélie blême, lui parler sans le reconnaître, rire et divaguer comme en rêve, et il emporta la vision inoubliable de ses yeux, où flottait une brume d'âme absente.

Pendant des années, depuis, son cœur malheureux avait traîné de pays en pays, d'aventure en aventure, jusqu'à ce que, la résignation et l'oubli le calmant à la longue, il se fût dépris de la pauvre absente, au point de ne plus songer qu'elle existât encore.

Il fallait que ce faire-part, envoyé par hasard — M. de Jade étant mort depuis longtemps — tombât dans son bonheur nouveau, au seuil de son union avec une pure jeune fille, afin de lui rappeler l'amertume et la honte de sa faute, aussi coupable que cruellement expiée !...

* *

L'heure passait, et M. de Cennes ne se levait toujours point du fauteuil où il était plongé, le front dans ses mains, en proie à une âcre rêverie.

Cette mort, si banalement apprise, le poursuivait d'un blâme aigu. Un examen de conscience, à la veille des devoirs impérieux qu'il allait contracter en se mariant et exiger en retour de sa jeune épouse, lui assombrissait l'esprit d'un soupçon de représailles. Il pensa à cette vertu et à cet honneur féminins, trop fragiles, dont il allait assumer la garde.

Et, tandis qu'une involontaire anxiété lui faisait dresser la tête et rencontrer du regard un Christ d'ivoire précieux, en croix au mur, une voix basse, faible comme celle de la morte aux yeux violets, lui souffla en reproche la parole biblique :

« Ne fais point à ton prochain ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même ! »

Il soupira longuement. Et, au souvenir de mademoiselle d'Alduze qu'il aimait, il eut peine à croire à son bonheur immérité, que c'était vrai, qu'il se mariait demain.

Pour s'en convaincre, il secoua le passé, d'un haussement d'épaules impuissant et triste.

Il prit son chapeau, enfila sa pelisse et ses gants, et, descendant vivement l'escalier, il réveilla son cocher, qui dormait sur le siège, en lui jetant cet ordre :

— Hôtel d'Alduze, grand trot !

Paul MARGUERITE.

LE CUIRASSIER EN BOIS

Sur le boulevard, au coin de la rue Taitbout.

Il tombe une petite pluie fine, très fine, presque invisible, comme sortant d'un colossal pulvérisateur qu'aurait pressé, là-haut, quelque main gigantesque.

Tout le ciel est gris et bas. Les arbres ont perdu leurs feuilles. Une boue noire couvre les pavés et les trottoirs. Les passants glissent, les chevaux butent, les roues patinent. Il fait un froid piquant de décembre, pointu, armé d'aiguilles, et pourtant malgré la pluie maussade, malgré la bise, le boulevard est plein de monde. C'est une cohue de gens affairés qui se hâtent, une cohue de gens qui se promènent avec une lenteur d'enterrement, les uns croisant les autres.

A l'angle de la rue Taitbout et du boulevard est arrêté un gamin. Il a dix ans à peu près. Des cheveux châtains mal peignés lui tombent, par mèches dures, par épis rigides, sur le

front, jusqu'aux sourcils. Son pantalon, son gilet, son paletot ont été taillés à coups de serpe, dans un vêtement de velours à côtes, depuis longtemps hors d'usage, jadis marron, à présent d'un gris de poussière. Tout cela est trop large et trop long, mais le petit grandira. Il n'est pas non plus très bien débarbouillé. Une voiture de maître, frôlant le trottoir tout à l'heure, a cinglé son visage de mouchetures grises. Il a passé la manche dessus, simplement, sans souci d'étaler la boue.

Il a des yeux bleus, petits, vifs et doux.

Il s'appelle Charles Frou. Son père est camelot. Et lui aussi.

Depuis quelques jours le père exploite un nouveau jouet : un cuirassier en bois, d'allure héroïque, qui brandit un sabre, au grand galop de son cheval ; le cheval galope sur des roues, et le sabre se lève, s'abaisse, troue des poitrines invisibles, coupe des têtes imaginaires, pendant que le cuirassier, la moustache hérissée, roule des yeux féroces.

Le père Frou en vend beaucoup, en se promenant sur la longue des grands boulevards de l'Ambigu à la Madeleine.

C'est lui qui a planté son fils au coin de la rue Taitbout, une tablette pendue au cou par une bretelle, et sur la tablette l'escadron des cuirassiers resplendissants et farouches.

Il lui en donne vingt tous les matins et le jouet coûte vingt sous.

Tous les soirs, quand il remonte au sixième étage d'une maison de la rue des Acacias, c'est autant de fois vingt sous que Charles représente pour justifier de la vente des cuirassiers.

II

Sous la pluie fine et froide, le petit camelot grelotte. Les joues, les oreilles, le nez sont bien rouges, et ses petites mains gercées sont fourrées jusqu'aux coudes dans les poches de son pantalon.

D'une voix grêle, gentille et mélancolique, il annonce : — Les cuirassiers ! les beaux cuirassiers à vingt sous. — La foule passe indifférente.

Et Charles répète son cri, affriolant, avec régularité, comme il l'a entendu faire à son père.

Mais le père, un doreur sur métaux, qui n'a pas d'ouvrage, qui est veuf et qui a pris ce métier-là pour ne pas fainéantiser, agrémenté galement le « cuirassier en bois » de mots piquants, de plaisanteries parisiennes au gros sel et bon enfant, qui forcent l'attention et amènent la vente.

Tandis que le petit, lui, est triste. — Les cuirassiers ! les beaux cuirassiers à vingt sous !

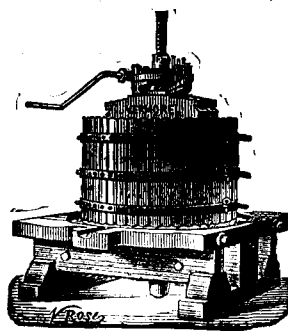
Il y a des larmes dans sa voix. Ce n'est pas qu'il ait froid : il est habitué à la dure. Ce n'est pas qu'il soit malade ou qu'il ait faim : il est robuste et son père est bon pour lui. Alors, pourquoi pleure-t-il ?... Pourquoi d'un œil effaré, avec presque de l'épouvante, regarde-t-il ceux qui s'approchent de son étalage, les enfants des riches que tente le beau cuirassier en bois ?... Et quand le jouet disparaît, quand disparaît la pièce de vingt sous dans sa poche, pourquoi ses lèvres se gonflent-elles de gros sanglots et suit-il, du même regard jaloux et infiniment désolé, l'enfant qui, dans la cohue de ceux qui passent, emporte le beau cuirassier ?...

La vente a été bonne, ce jour-là...

Il n'a plus qu'un jouet, un seul, et dix-neuf pièces de vingt sous sonnent au fond de sa bourse.

Près de lui, le frôlant presque, un enfant passe, conduit par sa mère. Il est tout petit, et gringalet, la mine émaciée, jaune, flétrie. Il a de la peine à se trainer et une bosse déformée son épaule droite. Il est du même âge que Charles Frou. Du reste, sans s'être jamais adressé la parole, ils se connaissent. Ils se sont rencontrés souvent. Le bossu s'appelle Gaston Lembelly — un drôle de nom pour un si pauvre corps, avait pensé Charles, — et sa mère, une veuve très riche, habite le premier étage d'une

V. VERMOREL, à VILLEFRANCHE (Rhône)



POMPES

A VIN

Pressoirs

FOULOIRS

ÉGRAPPOIRS

ALAMBICS

Grande Fabrique de Cuves et Foudres

Exposition de Lyon

CHAI MODÈLE (Coupole)
PAVILION SPÉCIAL
près la porte Tête-d'Or

Écrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)

Éviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

LA REVUE POUR TOUS

Journal illustré de la famille.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

FRANCE : Six mois, 6 fr. 50 ; un an, 12 fr.
Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro, 60 centimes.

Voir les Primes offertes aux Abonnés

Principaux collaborateurs : Cherbuliez, Claretie, Alphonse Daudet, Henry Gréville, Ludovic Halévy, Legouvé, Hector Malot, Georges Ohnet, Jules Simon, André Theuriot, Jules Verne, etc.

L. BOULANGER, éditeur, 83, rue de Rennes, Paris.

En vente chez GEORGES CHAMEROT, éditeur, 19, rue des Saints-Pères, Paris.

Chapellerie Populaire

16, Rue de la Barre, 16

3.60 et 7.60

Immense Succès du

Rayon pour DAMES et FILLETES à

3.60 et 4.80

SUCCURSALE : RUE TERME, 14

MARINIERS du RHONE

Roman par Gabriel GERIN
Ollendorff, éditeur, Paris

maison de la rue des Acacias, qui lui appartenait.

En passant devant Charles, Gaston s'est arrêté.

Il a reconnu le camelot et sourit en disant bonjour d'un signe de tête; et il aperçoit le jouet resté sur l'étalage... — Oh! le beau cuirassier, maman, le beau cuirassier!...

Ses yeux cerclés de noir, des yeux de malade, condamnés à se fermer bientôt, s'agrandissent, et sa main longue, maigre, blanche comme de la cire, s'avance avidement, s'empare du cuirassier, fait jouer le ressort. — Et le cheval aussitôt s'emporte, et voilà le soldat qui brandit son sabre, qui fauche les têtes et transperce les poitrines.

— Maman, achète-le moi, je t'en supplie... achète-le moi... — Combien coûte-t-il, ton cuirassier, mon enfant? demande la mère au petit camelot.

— Vingt sous, madame... — Les voici...

Et Gaston Lembelly emporte le joujou.

Sur la tablette, il n'y a plus rien... Et Charles baisse la tête... ses lèvres se contractent... Il se retient de toutes ses forces, il voudrait bien ne pas pleurer... Mais c'est plus fort que lui!... Le voilà qui sanglote... bruyamment... le front touchant presque son étalage vide et les mains toujours au fond des poches. — Heu! heu!... heu!... fait le pauvre dont la poitrine tressaute.

Gaston Lembelly l'a entendu. Il s'est retourné. Il a entraîné sa mère vers le petit camelot.

— Pourquoi pleures-tu? lui demande-t-il en le tutoyant de suite, car tous les enfants sont frères... Est-ce que l'on t'a fait du mal?

Il sanglote, il ne répond rien, il ne pourrait; l'infirme insiste:

— Voyons, dis-moi donc pourquoi tu pleures?

Charles essuie ses yeux en passant sa manche dessus, mais les larmes rencontrent, sur la manche, les taches de boue de tout à l'heure, et une estafilade grise se profile maintenant sur la figure bouleversée du gamin, de l'œil à l'oreille. A travers ses sanglots, par phrases entrecoupées, il s'explique:

— Je ne pleure pas... personne ne m'a fait de mal... Non, je ne pleure pas. Seulement, mes cuirassiers... mes cuirassiers. — Eh! bien, ne les a-t-on pas payés, tes cuirassiers.

— Si... Je les aime tant!... ils sont si beaux! Quand je les ai là tous devant moi... je les regarde... ça me fait plaisir, mais je n'ose les toucher... papa me l'a défendu... Et puis, quand ils sont tous partis, je pleure... parce que je voudrais tant en avoir un... pour moi... pour moi tout seul!...

— Tu n'en as pas demandé à ton père?

— Si. Mais papa ne veut pas. Ça coûte trop cher... L'infirme considérait le camelot avec des yeux très doux et étonnés.

— Ça te ferait donc bien plaisir? dit-il.

— Oh! oui! dit Charles, et ses sanglots reprennent de plus belle.

Alors, Gaston lui tend son joujou:

— Tiens, je te le donne... garde mes vingt sous et reprends-le. — Charles Frou ne croit pas ce qu'il entend, — non, il n'ose pas croire.

Ses mains à demi tendues, les doigts écartés, les yeux écarquillés, la bouche fendue par un sourire; dans le bonheur duquel il y a encore un peu d'hésitation, il attend.

L'infirme posa sur la table son cuirassier en bois.

— N'est-ce pas, maman, tu veux bien! dit-il.

— Certes, mon enfant! dit la mère attendrie.

Et M^{me} Lembelly disparaît dans la foule avec le petit bossu. Charles Frou revient rue des Acacias. Son compte est en règle. Il avait le matin vingt cuirassiers; le soir, il rapporte vingt francs.

Il a caché son jouet dans sa poche. Le soir, il joue avec. Et le matin aussi, avant de partir. Et il l'emmène avec lui sur les boulevards, de peur que son père ne le trouve et ne le lui fasse vendre.

Et tous les jours ainsi, pendant le dur mois

de décembre. Mais, maintenant, il est gai, le petit camelot, et sa voix, si elle est toujours frêle, n'est plus triste, quand il annonce:

— Les cuirassiers!... les beaux cuirassiers à vingt sous!

Deux mois se sont passés.

Le petit camelot n'a pas revu l'infirme, mais son beau cuirassier fait toujours ses délices.

Soudain, un soir, il entend dire par son père:

— Gaston Lembelly, le fils de la propriétaire, est très malade... Charles Frou sent son cœur se serrer; de grosses larmes viennent à ses yeux.

Deux jours après, le père disait: — Gaston Lembelly, le fils de la propriétaire est mort.

Charles alla s'enfermer dans le cabinet où il dormait. Il se coucha, ramena draps et couvertures sur sa tête et pleura. Il pleura sans savoir pourquoi. Il s'endormit dans ses larmes et pleura encore en rêve.

Deux jours après, sous la porte cochère de la maison, il y avait des tentures noires avec deux lettres en argent: G. L.

Et, sous des couronnes et des fleurs, entre des cierges allumés, un petit cercueil, tout petit, pas plus grand qu'il ne l'eût fallu pour un enfant de cinq ans.

Il y eut beaucoup d'amis derrière ce petit cercueil.

Et très loin, derrière le cortège, vêtu de son complet de velours, Charles Frou suivait.

Le ciel était gris et sombre.

Par instants, de la neige fondue tombait. Un vent très fort, qui survenait par rafales, chassait cette pluie de glace dans les yeux. Vraiment, ce n'était pas gai de vivre par un temps pareil. Le petit avait peut-être bien fait de partir...

Charles Frou n'osa pas pénétrer dans l'église.

Il rôda par les rues, en attendant, mais il rejoignit le cortège funèbre lorsqu'il se dirigea vers le cimetière Montmartre.

Il se tint très loin de tout le monde quand on enterra le petit. Il était tout honteux d'être là, n'ayant prévenu personne, comme d'une mauvaise action. Et il s'éloignait des gardiens, de crainte d'être chassé.

Il vit repasser devant lui les hommes et les femmes en deuil, et aussi les enfants, les amis de l'infirme.

Beaucoup avaient les yeux rouges.

Quand il n'y eut plus personne autour de la tombe, quand le petit fut abandonné là, sous le froid de la terre humide, il se rapprocha timidement, regardant derrière lui s'il n'était pas surveillé.

Mais non, il était seul,

Alors, avec précaution, avec tendresse, de la poche profonde de son pantalon de velours, il retira le cuirassier en bois...

Il le considéra une seconde... Il fit jouer le ressort... Pour la dernière fois, le cheval galopa, le sabre trancha, troua, mit en charpie les ennemis terrifiés...

Et Charles l'embrassa...

Puis, doucement, il déposa le jouet parmi les couronnes et les fleurs...

Jules MARY.

Aux Mânes de Sadi-Carnot⁽¹⁾

Tel est le titre d'un sonnet remarquable par la noblesse des sentiments et la sincérité de l'inspiration, que vient de publier M^{me} veuve François Damé. — Ce sonnet qui fait le plus grand honneur à l'esprit et au cœur de cette muse lyonnaise, accompagne un beau portrait de notre si regretté Président, et est vendu au profit d'une œuvre qui portera le nom de M. Carnot.

C'est certainement un des plus touchants souvenirs à conserver en mémoire de l'effroyable attentat de Lyon.

(1) Chez tous les libraires et marchands de journaux. Dépôt général, 43, rue de la République, édition ordinaire, 0,25; sur papier japon, 2 fr.

EXPOSITION

Spectacle-Concert. — Le succès de la « Chanson de l'Exposition » s'accroît et, chaque soir, elle obtient les honneurs du « bis ». Le rythme entraînant et très enlevé de son joyeux refrain, la rendront rapidement populaire. En trois couplets bien tournés, trois véritables coups de crayon, la « Chanson de l'Exposition » peint les merveilles de l'Exposition, sans flatterie pour personne: à ce titre, elle intéresse non seulement tous les exposants, mais aussi tous nos compatriotes, puisque notre Exposition est, en somme, une gloire lyonnaise.

UN MONSIEUR offre *gratuitement* de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine et de l'estomac, de rhumatismes et de hernies, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra *gratis* et *franco* par courrier, et enverra les indications demandées.

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition)	3' »
Les Tendresses (2 ^e édition)	4' »
Poèmes (2 ^e édition)	4' »
L'Ame des Choses (4 ^e édition)	4' »
Le Siècle Fort	0 50
Sonnets (2 ^e édition)	1' »
Devant la mer grande	2' »

PROSE

Contes sans prétention	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition)	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps)	10' »
— (3 ^e édition)	6' »
Les Pensées d'une Femme	0 50
Un Prince Ecrivain	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.

CRÉDIT OUVRIER

14, Cours Lafayette, 14
se charge de l'encaissement de toutes les créances, par petits acomptes hebdomadaires.

GAZETTE ANECDOTIQUE

Littéraire, Historique, Biographique et Mondain

Fondée en 1875, par G. d'HEYLLI et D. JOUAUST

UN AN 12 FR.

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste.

Le Propriétaire Gérant, V. FOURNIER.

VIENT DE PARAÎTRE
LE
Guide Bleu

GUIDE DES VISITEURS A L'EXPOSITION DE LYON

INDISPENSABLE A CEUX QUI VEULENT VISITER
L'EXPOSITION

*Contenant la Description complète des Palais,
Pavillons, Expositions particulières*

PRIX : 0 fr. 50, par la poste *franco* 0 fr. 60

EN VENTE

à l'Exposition, dans les Kiosques et Galeries et à

L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

LE
GUIDE DE GRENOBLE
ET SES ENVIRONS

La Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.

Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les
beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations
thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs
couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. —
Nombreuses gravures dans le texte.

*Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. —
Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et
des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller
et retour — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.*

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

JOURNAL DES DEMOISELLES

Edition mensuelle. — rue Vivienne, 48.

PARIS, 10 fr. — DÉPARTEMENTS, 12 fr. — SEINE, 11 fr.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier de chaque mois.

Cinquante-huit années d'un succès toujours croissant ont constaté la supériorité du
Journal des Demoiselles, et l'ont placé à la tête des publications les plus intéres-
santes et les plus utiles de notre époque.

A un mérite littéraire unanimement apprécié, le journal a su joindre les éléments
les plus variés et les plus utiles.

Chaque livraison renferme :

- 1° **32 pages de texte** : Instruction, littérature, éducation, modes, etc ;
- 2° **Un Album de patrons, broderies, petits travaux**, avec explication en
regard, formant à la fin de l'année une collection de plus de 500 dessins ;
- 3° **Une feuille de patrons, grandeur naturelle, imprimés ou découpés**,
soit environ 100 patrons par an ;

Envoyer un mandat de poste à l'ordre du Directeur

- 4° **Une ou deux gravures de modes colorées**, soit 18 par an ;
- 5° **Modèles de Tapisseries ou de petits travaux en couleurs** ;
- 6° **Annexes variées** : Tapisseries par signes. — Imitations de peinture. —
Musique. — Opérette. — Chiffres enlacés. — Alphabets. — Cartonnages. —
Abat-jour. — Calendriers, etc.

ENVOI GRATUIT D'UN NUMÉRO SPÉCIMEN

VIENT DE PARAÎTRE
La Fiancée du Docteur

Par Paul SAMY

Un volume grand in-18. — Chez tous les Libraires

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste-Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

CLERMONT-FERRAND, 2 Boulevard Desaix, 2

EXPOSITION DE LYON

en Vente le

CATALOGUE OFFICIEL

DES EXPOSANTS

GROUPE I

BEAUX-ARTS

Peinture

SCULPTURE

Architecture

GROUPE VIII

MÉCANIQUE GÉNÉRALE

Electricité

Génie Civil, Chemins de Fer

Carrosserie

GROUPE IX

ALIMENTATION

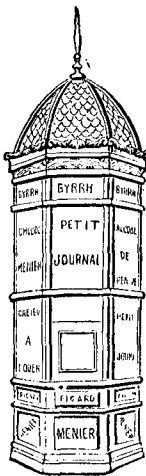
Céréales, Viandes et Légumes, Boissons fermentées

Condiments, Etablissements de Consommation

Prix du Fascicule : 1 Franc

Par la Poste : 1 fr. 15

EN VENTE

à l'EXPOSITION, dans les Galeries et dans les Kiosques
et à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

KIOSQUES & URINOIRS LUMINEUX

DE LYON ET SAINT-ÉTIENNE

Affichage Diurne et Nocturne

AFFICHES PEINTES

SUR ÉCRANS ET SOUBASSEMENTS

Les abonnements sont reçus.

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

et dans ses Succursales de

ST-ÉTIENNE, GRENOBLE et MACON

LA DYNAMITE A LYON

Qu'on se rassure ! la dynamite en question ne nécessitera pas le déplacement des sbires du Préfet de police et l'inventeur reconnaît lui-même que son produit est inoffensif.

Inoffensif pour qui l'emploie, mais non inoffensif pour ceux auxquels il est destiné. Ceux-ci ne sont plus ni des capitalistes, ni des patrons, ce sont de simples vers, de ceux qui causent à la santé des enfants des dommages incalculables et la dynamite dont nous parlons est le bonbon vermicide à la spilegine du docteur Paterson, dit : la dynamite des vers.

Si jamais un surnom a été bien appliqué, c'est bien ce dernier.

Toute plaisanterie à part, nous ne saurions trop conseiller aux mères de famille soucieuses de la santé de leurs enfants, ces bonbons bien-faisants qui ne coûtent que quelques centimes et leur feront faire l'économie de quantité de médicaments impuissants.

Boîte : UN franc dans toutes les Pharmacies.

Vient de Paraître
SERVICE D'ÉTÉ

DEMANDEZ DANS LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

contenant toutes les modifications survenues
à l'Horaire des chemins de fer P.-L.-M.
pour le Service d'Été.

Prix : 30 cent. — Franco, 35 cent.

VENTE EN GROS

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

FORTE REMISE AUX MARCHANDS

EXPOSITION DE LYON

L'AGENCE FOURNIER

Rue Confort, 14

MET EN VENTE des CARNETS

DES

TICKETS COLLECTIFS

AU PRIX DE 5 FR. DONNANT DROIT D'ENTRÉE

A l'Exposition.

Au Village et au Théâtre

Anamites.

Au Diorama Jacquard.

Au Couronnement du Czar

Au Chemin de fer de Tom-

bouctou.

Au Village de Fellalabs.

Au Concert des Aissaouas.

Au Théâtre Egyptien « Turc

et enfin dans le Parc Aérostatique, où ont lieu les
ascensions du Ballon Captif.

Tous ces Tickets sont distinctes et peuvent être utilisés
au gré du visiteur. — Le Ticket collectif comprenant les
9 Billets ci-dessus se vend 5 francs.

VELOUTINE

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE, Préparée au Bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE et INVISIBLE

Seule récompense à l'Exposition universelle de 1889

Se défier des Imitations et Contrefaçons

Jugement du Tribunal civil de la Seine, du 8 mai 1875.

CH. FAY, Inventeur, 9, rue de la Paix, PARIS